

L'articulation des différentes échelles d'observation.
Le cas d'une recherche sur la coopération roumaine au développement
Séminaire Jeunes Chercheurs en Sciences Sociales
16 décembre 2011

Codrat-Alin Teclu
Aspirant FNRS
Université de Liège
Service de Socio-anthropologie du développement

Dès le début de la thèse, le terrain a été au cœur de ma démarche. Je ne pensais toutefois pas que la difficulté d'articuler différents niveaux d'observation allait devenir un des fils rouges de ma réflexion. L'objectif de cette présentation est de partager avec vous un aperçu des essais et erreurs de mes deux premières années de thèse concernant mes tentatives de concilier le niveau microsociologique (interactionniste) avec une échelle plus méso et macro.

Je pense être aujourd'hui dans une dynamique relativement équilibrée entre les échelles d'observation, ainsi qu'entre « empirie » et « théorie ». Aucune méthodologie, aucun choix conceptuel, aucune politique de terrain n'étant toutefois parfaits, j'espère que les discussions qui suivront cette communication m'aideront à mieux cerner les limites de l'option actuelle (assez récente).

Dans les recoins du développement

Mon projet de thèse initial visait à comprendre un changement de rôle assez conséquent pour la Roumanie. Celle-ci a adhéré à l'Union Européenne en 2007. Or, tout Etat membre doit mettre en œuvre une coopération au développement pour les pays les plus pauvres. Voilà donc la Roumanie qui passe de pays bénéficiaire à pays donateur, concepteur et exécutant de l'aide. Cette transformation a entraîné un flux et reflux des acteurs du développement : certaines Agences (comme USAID) sont par exemple parties, considérant qu'elles avaient terminé leur travail dans le pays des Carpates ; des ONG sont nées ; des institutions comme le PNUD ont modifié leur implication locale etc. Bref, il s'agissait pour moi de comprendre les dynamiques qui modélisent ce qu'on peut appeler la coopération roumaine au développement (CRAD) naissante.

A cette fin, j'étais venu sur le terrain avec un cadre conceptuel largement reconnu dans les sciences sociales du développement (du moins du côté francophone) : la socio-anthropologie du développement, dans la mouvance de Olivier de Sardan (1995) et de « l'école » de l'APAD. Sans rentrer dans des détails qui ne sont pas l'objet de cette séance, cette perspective considère que la version « papier » de tout projet de développement est bien différente une fois sur le terrain, car chaque acteur le réinterprète en fonction de ses intérêts et valeurs. Si bien que l'on peut dire que tout projet de développement est une *arène* locale autour d'enjeux pour lesquels les acteurs sont en coopération ou en concurrence. Cette approche, plutôt méso-sociologique, permet assez facilement

de se connecter au niveau macro. Le concept d'arène offre en effet la possibilité de relier différentes situations locales entre elles et de les insérer sans trop de difficulté dans un contexte plus large (économique, politique, social, culturel).

La socio-anthropologie du développement était extrêmement féconde pour comprendre comment les acteurs réinterprétaient un projet de développement. Mais elle ne me permettait pas de comprendre suffisamment finement les négociations entre des acteurs qui hésitaient et qui tâtonnaient dans l'élaboration de leurs stratégies, car ils étaient plongés dans une situation profondément nouvelle. Or, c'était (et c'est toujours) bien le cas de la CRAD : les acteurs ne tentent pas uniquement de profiter de la situation, mais également de la comprendre. Ils sont en fait continuellement en train de définir et de négocier, au cœur même des interactions, les rôles de chacun. C'est ainsi que j'ai eu recours au cadre conceptuel posé par le sociologue Erving Goffman (1973a, 1973b, 1974, 1988). Celui-ci me permit de réellement plonger au cœur de ces recoins du développement dans lesquels les acteurs définissent la situation et de rendre compte de l'importance du *faceworking* dans la structuration de la CRAD.

Le passage d'une perspective « méso » à une autre « micro » m'a laissé appréhender les subtils jeux de figuration entre les acteurs. Prenons un exemple trivial, afin de voir l'apport de ce cadre théorique. Imaginons une fille et un garçon qui sont très bons amis. Ce-dernier voudrait avoir une relation avec cette amie, mais uniquement une aventure sans lendemain. Néanmoins, il ne voudrait pas risquer d'être « mal vu » en annonçant sa proposition directement et peut-être perdre une amitié à laquelle il tient. Il profitera donc de diverses interactions pour avancer ses pions, mais de manière sécurisée. Non seulement il cadrera l'interaction (une discussion sur facebook par exemple, dans laquelle on ne voit pas le visage et on n'entend pas la voix de l'autre), mais il utilisera également une communication par sous-entendus : il tendra vers sa proposition *crescendo*, attendant de voir à chaque fois la réponse de son amie avant d'aller plus en avant. S'il estime la réponse favorable, il continuera, sinon, il reviendra en arrière. L'idée clé est de communiquer de manière suffisamment ambiguë pour pouvoir continuer à avancer tout en gardant la possibilité de tout nier (« ce n'est pas ce que je voulais dire, tu as mal compris ») si l'autre interactant ne désire pas changer de rôle. Ce type de négociation par à coups, comme un test permanent, permet de négocier des changements de rôle en s'assurant que personne ne perde la face en cas d'échec. Dans un tout autre contexte bien entendu, j'ai fréquemment rencontré ce type de mouvements sur le terrain. Et la perspective goffmanienne a été essentielle afin de comprendre la CRAD à travers les négociations de ses acteurs.

Mais cette approche micro-sociologique a les défauts de ses qualités : à éclairer les recoins du développement, elle nous empêche de voir au-delà. Si cette lacune était une faiblesse acceptable pour le début de la thèse, elle ne pouvait toutefois pas rester présente par la suite. Je devais donc également rendre compte des niveaux méso et macro.

La chaîne du développement

Afin de pallier à cette difficulté, j'ai alors pensé observer cette myriade d'interactions tout au long de ce que l'on peut appeler la « chaîne du développement » (tous les acteurs et les processus qui parcourent une action de développement, des bureaux new-yorkais au village congolais). De cette manière, j'espérais pouvoir déterminer l'impact exact de l'ordre de l'interaction (les différentes contraintes et opportunités dans la gestion de la face des acteurs, dont la communication par sous-entendus évoquée précédemment est un exemple) sur la CRAD. J'ai continué dans cette voie pendant quelques mois, rassemblant un maximum de descriptions et d'analyses de rencontres entre les acteurs. A la lecture de la littérature qui s'est attelée à des tâches semblables, je me suis néanmoins rendu compte qu'il aurait fallu être une équipe afin d'être présent aux différents points nodaux en même temps. J'ai également pris conscience qu'il faudrait un temps beaucoup plus long qu'une thèse afin de pouvoir démontrer que le résultat des interactions observées étaient dû principalement à ce fameux ordre de l'interaction et non à des tendances historiques plus lourdes, voire à des contextes sociaux, politiques ou économiques. Même si la question de l'influence de l'ordre de l'interaction sur les règles du jeu globales dans le champ du développement m'attirait fortement du point de vue intellectuel, j'ai donc dû y renoncer et admettre ce constat : ce n'est pas la démesure empirique qui me permettra de concilier le niveau d'observation interactionniste avec une échelle plus méso et macro.

L'institution du développement

J'ai continué à recenser les évènements/interactions tout en cherchant à connecter les différents degrés de réalité. En compilant ces moments, je me suis alors progressivement demandé pourquoi, en dépit de toutes les nuances dans les définitions de la réalité et malgré la diversité des intérêts et des cadres d'interaction, les acteurs semblaient de plus en plus passer par des points de passages communs. Il se formait un consensus au sein des acteurs de la CRAD sur des éléments qui quelques années/mois auparavant était le sujet d'âpre débats : la Roumanie est dorénavant un pays développé et non plus en développement ; l'Afrique représente le parangon de la Pauvreté, celle-ci n'étant absolument pas comparable entre le continent noir et le pays des Carpates etc.

Plus ou moins au même moment, je lisais le livre *Anthropologie et psychologie sociale* d'Arnold Gehlen (1990) dans lequel ce-dernier présente son concept d'institution. En quelques mots, selon cet auteur, une institution est une sorte d'agence de régulation des comportements. Le postulat de base est que l'Homme peut agir dans une infinité de directions et à travers une infinité de formes, mais que cette apparente liberté de tous les Possibles risque d'inhiber l'individu à agir, en se posant trop de questions à chaque instant sur le pourquoi du comment de son choix. Dès lors, aussi bien dans sa vie routinière que lors de carrefours moraux importants, les institutions nous permettent d'aller dans une direction plutôt que l'autre en ayant l'impression qu'il s'agit en fait de la seule possibilité. Une institution nous aveugle donc sur nos propres choix, ce qui nous permet de gérer les dissonances cognitives qui se posent constamment devant nous. Le monde du développement, ce que l'on appelle dans le jargon « le Complexe Développeur International », serait en fait une telle institution. Et la CRAD serait en train d'en devenir une à son tour.

Cette perspective m'a ouvert une voie dans laquelle je me suis engouffré. Je pouvais enfin lier les micro-événements que j'observais avec une « structure », je pouvais enfin leur donner un sens qui dépassait l'ordre de l'interaction. J'ai réinterprété les données récoltées ainsi que les nouvelles informations selon cette clé de lecture, qui me rassurait. Cette perspective allait néanmoins s'avérer une fuite en avant théorique... Car dès le début, je sentais qu'un fossé était toujours présent entre le niveau micro et celui macro. Je voyais certes les deux bords du précipice, mais il manquait le pont pour concrètement passer d'un point à l'autre (c'est-à-dire démontrer comment l'institution influence exactement les interactions et comment celles-ci forment l'institution). Pour y arriver, j'ai entrepris une construction conceptuelle qui a fini par ressembler à une Tour de Babel théorique, où les emprunts à divers auteurs aboutirent à une cacophonie qui n'était plus à l'écoute du terrain. Sur les conseils de mon directeur et de mon comité de thèse, j'ai donc arrêté de monter dans les tours analytiques en admettant ce second constat : ce n'est pas la fuite en avant théorique qui me permettra de concilier le niveau d'observation interactionniste avec une échelle plus méso et macro.

On peut se demander pourquoi je n'ai pas simplement renoncé à ce niveau interactionniste et pourquoi je n'ai pas directement mobilisé ceux méso et macro. C'est que c'est à ce niveau que ce joue tout l'enjeu de ma thèse : c'est là que l'on peut pleinement saisir la construction de la CRAD, c'est là que se déroule une guerre froide qui voit la création de nouveaux acteurs, la disparition d'anciens et la transformation d'autres.

La légitimation des ONG de développement

Mon directeur de thèse m'a alors conseillé de ne plus courir après toutes les interactions possibles et imaginables et de prendre un peu de recul. Enfin, disons plutôt que j'ai enfin réellement mis cette indication en application. Suite à des discussions avec lui, j'ai compris qu'un des problèmes de ma démarche est de ne pas avoir de « centre de gravité » : j'observais la CRAD tantôt du point de vue d'un acteur, tantôt d'un autre, et cela presque à chaque nouvelle rencontre.

J'ai donc décidé de recentrer ma focale sur la société civile et plus particulièrement sur les ONG. Il s'agit en effet du protagoniste le plus accessible et le plus actif. Surtout, elles sont traversées de toute une série de paradoxes intéressants à comprendre : elles doivent par exemple motiver l'opinion publique à soutenir la coopération au développement alors qu'elles commencent en même temps à faire partie d'un Complexe Développeur International désenchanté ; sur l'injonction de l'Union Européenne, elles doivent former une Fédération des ONG de développement alors que l'écrasante majorité d'entre elles n'a jamais mis les pieds en Afrique ou dans un PVD, hormis quelques projets transfrontaliers en République de Moldavie et dans le voisinage de la Roumanie etc.

C'est en étant attentif à ces paradoxes que je me suis rendu compte que la légitimité est une des dimensions essentielles pour ces ONG. Elles doivent en effet constamment justifier leur place : auprès du grand public, du Ministère des Affaires Etrangères, des universités, des Agences de l'ONU etc. Plus précisément, l'étude de la co-construction quotidienne de la légitimité me permet de lier les différents moments et niveaux d'observation de manière cohérente.

Par exemple, au niveau macro, l'Union Européenne définit la plus-value des Nouveaux Etats Membres sur le « marché » du développement comme étant « l'expérience de la transition ». Au niveau, méso, on voit alors le Parlement européen et le Programme des Nations-Unies pour le Développement réaliser des rapports pour déterminer cette expérience. Au niveau micro, on observe les ONG tenter d'imposer leur lecture de ces documents au cœur même des interactions afin d'asseoir leur légitimité. Autre exemple : lorsque des ONG veulent obtenir des fonds de bailleurs tels que la Commission Européenne, elles doivent rédiger un projet. En discutant avec les personnes chargées de leur rédaction, on se rend compte qu'elles doivent présenter une « histoire » qui justifie l'action des ONG, en s'insérant dans le contexte local et en tenant comptes des tendances globales du champ du développement. Bref, le processus de légitimation offre des points d'amarres pour naviguer entre les niveaux d'observations de manière logique, lorsque cela est nécessaire et sans forcer le trait.

Cette perspective ne constitue bien entendu pas la panacée, je dois maintenant la démontrer et elle n'est évidemment pas la seule manière de concilier des échelles d'observation différentes. Il s'agit plutôt de la démarche spécifique que je suis en train de développer dans le cadre de ma thèse pour répondre à la problématique générale qu'est l'articulation de niveaux d'observation différents.

Bibliographie

GEHLEN Arnold, 1990, *Anthropologie et psychologie sociale*, PUF, Paris.

GOFFMAN Erving, 1973a (version originale : 1973), *La mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi*, Minuit, Paris (Le sens commun).

GOFFMAN Erving, 1973b (version originale : 1971), *La mise en scène de la vie quotidienne. 2. Les relations en public*, Minuit, Paris (Le sens commun).

GOFFMAN Erving, 1974 (version originale : 1967), *Les rites d'interaction*, Minuit, Paris (Le sens commun).

GOFFMAN Erving, 1988, (version originale : 1983), « L'ordre de l'interaction », in WINKIN Yves, *Les moments et leurs hommes*, Seuil/Minuit, Paris, pp. 186-230.

OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre, 1995, *Anthropologie et développement. Essai en socio-anthropologie du changement social*, APAD-Karthala, Marseille (APAD) & Paris (Karthala) (Hommes et Sociétés).